

24 décembre

La nuit est tombée brutalement, l'obscurité est déjà dense, les étoiles ne sont pas encore sorties. C'est comme si le ciel chuchotait aux habitants de ne surtout pas s'aventurer dehors, de rester au chaud chez eux ou bien de se dépêcher de rejoindre leurs proches pour cette veillée de Noël. À travers la fenêtre on ne devine plus les chênes qui peuplent la vallée, bien gardée par la bâtisse dans laquelle il attend. La vitre ne lui renvoie que son reflet. *Les gens qui gardent les mains dans les poches ont quelque chose à cacher.* Où Arnaud a-t-il entendu cette affirmation ? À la radio certainement. Lui n'a rien à cacher, pas à cet instant en tout cas, et s'il garde les mains dans ses poches, c'est davantage pour atténuer la morsure du froid que les murs bicentennaires semblent avoir emprisonné depuis le début de l'hiver. C'est aussi en partie pour s'empêcher de constater l'heure qui tourne inéluctablement sur son poignet et faire taire la crainte qu'il a d'être en

retard. Pourtant, à moins d'un miracle maintenant, il le sera.

Il sort ses mains, les frotte l'une contre l'autre, souffle dessus, ça lui apprendra à se passer des gants toute une journée, entre le ciment, le froid et les pierres, pas étonnant qu'elles soient sèches à en craquer. Il a libéré les autres gars pour l'après-midi, c'est Noël ce soir après tout. Il a terminé de nettoyer le chantier tout seul, ils n'y remettront pas les pieds avant plusieurs jours, trêve des confiseurs oblige. Tant qu'il était en mouvement, il ne s'est pas rendu compte de la température, mais depuis qu'il s'est arrêté il a l'impression de se statufier de froid.

Il guette le retour de la propriétaire, elle est partie chercher des « visuels » dans sa voiture, il lui semble que ça fait quinze minutes, elle va le rendre dingue. Ils ont déjà passé deux heures à inspecter les recoins de l'ancienne grange. La cliente semble avoir apprécié le travail déjà réalisé sur le nettoyage des murs et la rénovation de la première façade avec cette ouverture sur le vallon majestueux. Il n'a pas bien compris pourquoi l'entrevue s'éternisait ainsi. C'est déjà une drôle de date pour une revue de chantier, mais elle n'avait pas d'autre disponibilité avant une semaine. Lui ne pouvait pas avant. Il voulait avoir achevé la première tranche. Pour qu'elle se rende compte. Il y a tellement d'enjeux. Et puis, pour lui ce soir, pas de dinde aux marrons ni de sapin lumineux, il n'est attendu que le lendemain midi pour Noël, mais ça, sa cliente l'ignore, ça ne la

regarde pas, tout comme ce rendez-vous étonnant qu'il attend avec impatience et qu'il a envie d'honorer avec ponctualité. Dans moins d'une heure.

Arnaud est maçon. Cela fait douze ans qu'il apprend. Il a passé la dernière décennie aux côtés de ses maîtres, des compagnons auprès desquels il a forgé son identité, affiné son art, choisi les chemins qu'il voulait emprunter. Si tout se passe comme il l'espère, il pourra bientôt transmettre lui aussi, ouvrir les portes de sa toute jeune société à des apprentis, soutenir et encourager leur goût du travail bien fait. Ce rendez-vous est l'une des étapes à franchir pour y parvenir. La rénovation de cette longère, l'une des quatre qui composent l'imposant corps de ferme, est son premier chantier en tant qu'indépendant. Si les clients sont satisfaits, il pourra avancer ses pions un peu plus loin, creuser davantage les fondations de son projet. Il y a trois autres bâtiments à rénover entièrement et la famille pour laquelle il travaille a prévu d'autres chantiers ambitieux et gratifiants à la fois. Si, à l'inverse, cette première tranche de la réhabilitation n'est pas concluante aux yeux des propriétaires, sa SARL à peine créée sera fragilisée. Il pourra tout juste payer les dettes qu'il a déjà contractées et devra rapidement se lancer à la recherche d'autres clients s'il ne veut pas mettre la clé sous la porte. Se présenter et se vendre ne sont pas ses points forts, c'est le moins qu'on puisse dire, et si son envie d'indépendance est très forte, il aimerait que sa réputation attire les clients plutôt que d'avoir à les chercher.

Il se détourne de son image. Ses cheveux sont un peu longs, la poussière et le froid les ont presque figés. Il faut qu'il coupe ces boucles naissantes, si elles régaler sa sœur et sa mère, il trouve qu'elles lui donnent un air trop juvénile. Tant que son carnet de commandes n'est pas rempli, sa crédibilité ne passe pas uniquement par le travail que produisent ses mains compétentes, son apparence compte aussi. Il ne peut pas s'empêcher de regarder l'heure. 18 heures sont passées. Ce soir il rencontre Pauline. Un rendez-vous parachuté sur son agenda comme dans sa vie. Il n'a aucune idée de ce qui l'attend mais deux faits sont certains : l'impatience n'a cessé de gonfler depuis le début de la journée et il n'a pas envie d'introduire ce premier moment face à elle avec un retard. Il ne se reconnaît pas trop ces derniers jours à vrai dire. Lui, l'homme aux pieds sur terre qui s'est toujours gardé de se laisser trop approcher par les émotions pour rester concentré sur ce qui compte vraiment (le travail), doit reconnaître qu'il a toutes les difficultés à réfléchir posément. Il doit produire des efforts considérables pour ne pas partir à tout bout de champ dans ses conversations avec Pauline, quel que soit son vrai prénom. Les échanges épistolaires qu'il entretient avec elle ont pris une place qu'il n'avait pas imaginée, ils l'ont pris de court et le déstabilisent plus qu'il ne le voudrait. C'est décidé, si sa cliente ne réapparaît dans la minute, il quittera les lieux. Il n'a pas été convenu que cela se prolonge ainsi et il ne voit pas ce qui reste

à discuter à l'étape où le chantier en est. Comme si ses pensées avaient traversé les murs, Julie Manin enfin réapparaît, les bras chargés d'un carton qui semble prêt à s'écraser sur elle. Il s'approche mais elle pose sa charge avant même qu'il puisse la soulager.

Ils se font face quelques secondes. Les rares ampoules nues qui s'échappent des murs ne suffisent plus à éclairer l'immense salle, ils devinent à peine leurs regards, ils sont deux ombres à deux mètres l'une de l'autre.

Julie a pris les minutes nécessaires pour se donner du courage. Elle veut et elle doit réussir cet examen de passage, avancer la tête haute. Pour commencer, elle a signifié à l'artisan d'un mouvement de tête déterminé qu'elle n'avait pas besoin de l'aide qu'il s'appêtait à lui offrir. Porter ces lourds classeurs et venir un 24 décembre présenter le projet architectural de la famille ne figuraient pas dans son programme initial. Tout lui déplait dans ce moment mais elle a pris le parti de revêtir cette scène d'un costume de défi, c'est une épreuve personnelle, un rite initiatique, les moyens qui justifient la fin. Son objectif ? Faire sa place, se faire entendre, même si pour cela elle doit commencer par mettre en sourdine ses convictions, avaler sa fierté, et se soumettre sans broncher aux extravagantes idées de ses frères et de son père. Elle sait qu'Arnaud Fondeire ne va pas lui faciliter la tâche. Il est talentueux et brillant, l'avancement des travaux qu'elle vient de constater le confirme, il n'a pas l'air du genre

à avaler des couleuvres. Il a de l'or dans les mains, un sens des espaces qui laisse deviner une forme de génie. Depuis le début de sa courte carrière elle en a côtoyé peu comme lui. Ses frères avaient misé sur le plus médiatique Henry Jubert, son père a été sensible à la sincérité et aux finitions des chantiers que Fonderie a présentés. Et certainement aux chiffres considérablement plus bas par lesquels le jeune entrepreneur a conclu son devis. Mais c'est quitte ou double. Ou il accepte le revirement de projet qu'elle est sur le point de lui présenter, amadoué par les prometteurs chantiers qui s'ouvriront ensuite à lui, ou il refuse tout net et elle aura bien du mal à gagner la crédibilité aux yeux de son père après laquelle elle court. Elle n'a pas le choix, ce dernier a été clair. Cette ancienne ferme sera un centre de conférences paré des dernières technologies, il proposera une hôtellerie de luxe, sera un lieu de haute gastronomie. C'est une niche : rien de similaire n'existe à cinquante kilomètres à la ronde. C'en est bien fini du projet d'hébergement écoresponsable et indépendant énergiquement qu'avait patiemment construit Julie. Ses frères ont sorti de leurs chapeaux les sirènes de la diversification et des marges inédites : « Tu as trop traîné avec les rêveurs, bienvenue sur terre petite sœur, cette société et cette famille ne sont pas devenues ce qu'elles sont en se laissant influencer par tous les utopistes qui passaient la tête par la fenêtre ! Pour réussir, il faut avancer et savoir être sourd à ce qui freine le progrès ! » Ces arguments, aussi faciles

et affligeants soient-ils, semblent avoir eu raison des derniers principes de son père. C'était la semaine dernière. Elle a eu le temps de digérer la pilule, d'oublier le ton sarcastique et hautain, de se ressaisir pour se focaliser sur l'essentiel ; si elle conduit la maîtrise d'œuvre de cette rénovation, si elle réussit à oublier son projet initial et se réapproprie celui qu'ils ont finalement retenu, alors elle aura le champ libre pour une idée de son choix, son père le lui a promis. Elle ne pense plus qu'à cela. Son but est de convaincre Arnaud Fondonne de changer son fusil d'épaule, de regarder le potentiel de ces bâtiments avec un œil neuf et d'arriver au traditionnel repas de Noël avec sa signature sur les plans modifiés pour fermer le clapet à tous ceux qui ne croient pas en elle. Ce qui complique encore davantage l'épreuve, c'est la rapidité avec laquelle Fondonne a exécuté cette première tranche de travaux. Si elle est en position légitime pour lui présenter une réorientation des étapes suivantes, elle n'a pas anticipé l'épineuse question de lui demander de détruire une partie de son travail. Elle en est l'unique responsable, elle était trop sûre d'elle, elle pensait remporter l'unanimité des votes familiaux. Piégée par son orgueil et son inexpérience de la négociation, elle va devoir en assumer les conséquences.

Elle inspire, pose ses mains sur ses hanches et plante ses yeux dans ceux de l'artisan. Dans le clair-obscur il n'est plus aussi impressionnant. Il ne doit pas être beaucoup plus vieux qu'elle, mais sa carrure

imposante, sa haute taille, sa voix grave et posée, sa mâchoire carrée qu'on devine derrière sa courte barbe claire et son regard perçant ont failli la désarmer tout à l'heure. Elle rejette avec force la tentation de s'apitoyer sur sa faiblesse de caractère et sur les doutes qui déjà l'encerclent avant même d'avoir commencé et elle se concentre sur son objectif :

— Je vous ai rapporté les modifications auxquelles la famille a pensé. Il y a aussi quelques échantillons des matériaux souhaités par ici. Pour le carrelage notamment...

Arnaud est curieux. Elle n'a jamais parlé de modifications. Elle a déjà laissé entendre que la commande pouvait évoluer pour les longères suivantes, mais de quels matériaux parle-t-elle ? Il n'est question depuis le début que de récupérer les pierres originales pour cloisonner un ou deux espaces, les grandes dalles de pierres naturelles qui seront scellées au sol ont été choisies dès la signature du devis, délais de commande oblige. Il se tait, prudent. Elle parle d'une drôle de manière. L'assurance qui l'habite depuis la poignée de main qu'ils ont échangée l'a déserté maintenant qu'elle est revenue avec ce carton. Il s'abstient de commenter, il attend. Elle a attrapé un volumineux classeur, elle l'ouvre à la première page et se rapproche du mur pour attraper un peu de la lumière fatiguée. Il la suit, sans pouvoir s'empêcher de réfléchir à la manière la plus courtoise de mettre fin à ce rendez-vous qui traîne beaucoup trop en longueur.



Julie attend qu'il soit suffisamment prêt pour voir la galerie de photos. Elle le voit plonger dans les dessins de l'architecte, sans rien manifester. Il se redresse et la regarde, puis retourne sur les plans, il fait cela deux ou trois fois, en silence. Il rompt ce mouvement en mettant les pieds dans le plat :

— Je crois que vous n'êtes pas sur les bons visuels, madame Manin. Ce sont les plans que mon confrère Jubert vous a présentés. Dans ce projet, voyez-vous, la moitié de la grange à laquelle nous sommes en train de redonner vie a disparu au profit de cette drôle de bulle de verre.

Il prend sur lui pour rester aimable, il sourit, la cliente est fatiguée à tous les coups, elle a dû se tromper de classeur. D'ailleurs elle regarde les dessins et semble complètement perdue. Il la sort de sa contemplation :

— Ce n'est pas grave, je vous rapporte les plans sur lesquels nous avons travaillé, ces classeurs doivent être restés dans votre coffre, non ?

Elle conserve le document ouvert à la même page mais elle ne le regarde plus. À la place elle le fixe lui, et elle lui demande d'une voix qu'il trouve changée :

— Vous n'aimez pas ? C'est une prouesse, ce projet, une bulle contemporaine posée sur des fondations historiques, une piscine que l'on verrait de chaque endroit du site par un jeu de vitres alignées sur les quatre bâtiments, l'eau, l'air, la terre, les pierres...

— Et le feu ? Pourquoi pas une cheminée au milieu de la piscine ?

Il plaisante mais la cliente est restée de marbre. Vraisemblablement le classeur ouvert à cette page-là n'est pas une erreur. Il se rafraîchit instantanément. Les mots sortent avant même qu'il s'en rende compte, son légendaire flegme s'est envolé et a laissé place à une inquiétude amère et soudaine.

— Vous reprenez le projet de Jubert finalement ? Vous voulez que je travaille là-dessus ? Vous aviez besoin d'attendre tout ce temps pour me le dire ?

Julie est prise de court. Elle ne pensait pas qu'il attaquerait aussi frontalement. Cela ne se passe pas du tout comme elle l'avait répété dans sa tête. Ce qu'elle n'avait pas imaginé, c'est combien il lui serait difficile de défendre un projet auquel elle ne trouve aucun charme, surtout face à quelqu'un d'aussi passionné. Elle n'a pas le temps de réagir, il enchaîne d'une voix sourde et tendue :

— Nous venons tout juste de finir la rénovation des murs porteurs et vous voulez en faire tomber plus de vingt mètres ? C'est vous l'architecte, mais si je ne m'abuse, la façade que je vois à terre sur vos nouveaux dessins impeccables est celle que nous restaurons depuis plus de trois semaines conformément au plan que vous m'avez proposé. Et cette maquette ressemble à s'y tromper à celle de votre confrère ? Il y a des règles implicites, vous le savez, dans le métier ? Quand on accepte une entreprise, on renonce à ses concurrentes.

Vous savez que Jubert travaille avec ses propres maçons parce qu'il a une vision très personnelle de ses chantiers. Jamais je n'aurais signé pour ça. Ça ne me correspond pas et si je respecte l'homme je n'apprécie pas ses productions, autant raser vos fermes...

Il soupire et conclut :

— J'ai l'impression que vous me faites un beau croche-pied. Pas vraiment fair-play, votre méthode.

Elle entend la colère trembler dans sa voix. Elle sent comme il la contient néanmoins, comme il prend sur lui. Elle va devoir faire preuve d'ingéniosité, d'originalité tout au moins, pour le rallier à sa cause, quitte à user d'artifices auxquels elle rechigne d'habitude. Elle imagine la tête de son père et de ses frères si elle échoue et cela la remobilise. Elle referme le classeur comme on oublie un mauvais souvenir. Elle le pose même à terre, comme s'il ne valait rien de plus que de se mélanger à la terre et à la poussière.

— Monsieur Foudoire. Ce n'est pas tout à fait cela. Laissez-moi prendre le temps de vous expliquer.

Il secoue la tête, regarde sa montre et lui répond comme si elle n'avait rien dit.

— Vous étiez mon premier chantier vous savez ? Celui que j'ai signé de mon nom. J'ai engagé deux autres personnes à mes côtés, des hommes qui travaillent comme moi, autant par nécessité que par plaisir. Quelles que soient vos explications, si elles impliquent de nous faire détruire, même partiellement, ce que nous venons de réaliser avec le profes-

sionnalisme que vous nous avez reconnu, mais aussi avec nos tripes et notre cœur, alors ne gaspillez pas votre salive.

Comme elle se tait, il conclut.

— Je vais vous faciliter la tâche et vous éviter d'avoir à gérer les désaccords de points de vue sur la pierre entre Jubert et moi pour les prochaines semaines. Il pourra faire appel à ses maçons habituels, ils lui obéiront au doigt et à l'œil, à lui et à vous aussi. Je vous enverrai le solde de la facture. Vous aurez au moins l'élégance de ne pas me faire attendre pour le règlement ?

Elle est sonnée. La scène a tourné au cauchemar, le pire qui soit. Arnaud hésite à ajouter un mot, mais devant le visage défait de son interlocutrice il lui épargne la dernière remarque acide qu'il avait au bord des lèvres.

— Je suis en retard. Bonne chance avec Jubert.

Il manque de tomber en sortant de la grange. Il reviendra le lendemain chercher ses outils et son matériel. Il appellera ses collègues aussi, il n'est pas utile de leur gâcher la soirée. Il est dans un drôle d'état. Il a laissé son instinct prendre la main, son cœur parler, sans laisser à la raison le temps de se frayer un chemin jusqu'à ses lèvres. Il pense à Pauline. Et pas seulement parce qu'il va faire sa connaissance dans très peu de temps, mais aussi parce qu'il a l'impression qu'elle approuverait l'insensée réaction qu'il vient d'avoir.